

pour l'importer ensuite aux Etats-Unis sous les diverses formes qu'il reçoit dans les ateliers anglais. Le consommateur américain, en effet, paie, d'abord, au profit d'une nation étrangère les frais de l'exportation de la matière première en Angleterre, puis le coût de la fabrication dans les manufactures anglaises où la fibre de coton est convertie en une variété de tissus, que l'art du fabricant sait enrichir de dessins qui en accroissent la valeur mercantile. Ce qui est vrai de l'exportation du coton américain en Angleterre l'est également de quelques-uns de nos propres produits bruts tels que le bois, le lin, dont nous ne tirons pas nous-mêmes tout le profit que nous pourrions en tirer si notre population avait les moyens et les connaissances spéciales nécessaires pour donner à la matière brute les formes sous lesquelles la manufacture sait les présenter au commerce pour l'application aux besoins créés pour la civilisation. Il ne faut pas perdre de vue, non plus, que la valeur d'un produit quelconque est déterminé autant et plus peut-être par le marché du monde entier que par le marché local, et que le fabricant canadien se trouve forcément en concurrence avec les manufactures étrangères. Cet état de choses est le résultat des progrès modernes, entre autre de la locomotion à vapeur et de l'établissement des communications télégraphiques. Le compétiteur, pour être absent et invisible au Canada, n'en existe pas moins et à des distances que la science moderne a singulièrement rapprochées. Les tarifs peuvent bien, jusqu'à un certain degré, gêner la compétition et protéger une industrie indigène qui se complait dans les essais timides de l'enfance; ils peuvent empêcher, dans certains cas, l'amateur de se procurer un article de bon goût, un bel objet de production étrangère, mais ils le forceront rarement d'acheter une marchandise indigène qui heurte les lois du beau.....

“ On a souvent levé, en Canada, le cri qu'il fallait encourager l'industrie, protéger nos manufactures afin de retenir chez nous notre population et élever le niveau de la richesse publique. Un peuple de manufacturiers n'est cependant pas une chose qui s'improvise du jour au lendemain. Il faut certaines conditions préalables, présentes sur toute la surface du pays, sans lesquelles toute législation restera lettre morte, tout effort sera stérile. L'une de ces conditions est l'instruction du peuple dans le sens de l'industrie; c'est la création d'écoles spéciales où l'ouvrier pourra se procurer les connaissances qui lui manquent pour exercer son état. L'atelier, dans un pays nouveau, peut fournir à l'ouvrier le nécessaire à sa subsistance journalière; les progrès dans l'industrie sont intimement liés au développement de l'intelligence et à l'acquisition constante de connaissances nouvelles.”

“ Mais il est un fait digne de remarque, c'est que les écoles spéciales elles-mêmes ont été jugées insuffisantes. Nous laissons encore ici la parole au même rapport :

“ En 1839, le Bureau de Commerce envisageant la question au point de vue de l'intérêt matériel et voyant les produits anglais de plus en plus méprisés, voulut prendre un moyen pour introduire un peu d'art dans les manufactures nationales. Ce moyen, qui fut reconnu après quinze ans d'efforts pratiques pour être un succès complet, qu'était-il? L'établissement dans les grandes villes manufacturières du Royaume-Uni d'écoles de dessin dans lesquelles on donnait des cours aux adultes, ainsi qu'à la jeunesse des deux sexes, pourvu qu'elle fût au-dessus d'un certain âge. L'Exposition de 1851 démontra l'inutilité de ces écoles spéciales, malgré qu'elles eussent été sous le contrôle de professeurs habiles et qu'elles eussent joui de la faveur publique.

Dès que l'on eût constaté cet insuccès, on prit le parti de s'adresser non plus seulement aux adultes et à un petit nombre d'élèves chez lesquels on reconnaissait des aptitudes spéciales, mais à tous les enfants, afin de fournir à tous ceux qui auraient des talents pour les arts l'occasion de les développer. C'était là aussi un moyen infaillible de développer le goût général de la nation et de créer un débouché pour les produits nationaux améliorés. Ce fut en 1862 que la loi, en Angleterre, fut modifiée de manière à donner à tous les enfants la facilité d'apprendre le dessin, et les succès obtenus en vertu de cette loi furent tels sur le développement de l'art industriel, que lors de l'exposition internationale de 1867, l'Angleterre put comparer avec satisfaction ses produits avec ceux des autres nations. La France s'inquiéta à son tour des progrès rapides que l'Angleterre avait obtenus dans les arts appliqués à l'industrie et nomma une commission spéciale chargée de rechercher par quels moyens sa rivale était arrivée à d'aussi beaux résultats en si peu d'années.

“ Une impression trop généralement répandue tend à établir que la connaissance du dessin est un don spécial, demande des aptitudes particulières, est le lot d'un bien petit nombre d'esprits d'élite. La fausseté de cette prétention a été établie en Angleterre où les Quakers ont été les premiers à introduire l'enseignement du dessin dans leurs écoles. Par leur essai, ils résolurent deux questions, savoir : 1o. que tout enfant peut apprendre à dessiner comme il apprend à écrire; 2o. que les enfants qui apprennent le dessin dans les écoles comme partie de l'enseignement préliminaire, font plus de progrès que ceux qui l'étudient dans les cours spéciaux, bien qu'ils aient été désignés comme ayant des dispositions particulières pour ce genre de connaissance.....

“ Le court précis historique qui précède de l'enseignement du dessin et de l'éducation en matière d'art industriel, en Angleterre surtout, nous semble suffisant pour jeter ce qu'il faut de lumière sur cette question et établir une présomption bien forte en faveur de la généralisation de cet enseignement et de l'éducation qui en est, pour ainsi dire, le corollaire.”

Il est admis maintenant qu'il en est du dessin comme de l'écriture : tous n'ont pas une belle main, mais tous apprennent à écrire et savent juger de l'écriture; de même tous apprendront à dessiner et à juger du dessin, si tous ne deviennent pas des artistes.

Pour celui qui a assisté à l'exposition de Philadelphie, tout ceci est évident et n'a besoin d'aucune démonstration. La relation entre l'exposition scolaire et l'exposition industrielle de chaque pays a frappé tout le monde. Tels pays, comme la France et l'Angleterre, qui ont des écoles de dessin parfaites, avaient aussi la meilleure exposition industrielle. De nos jours l'industrie porte le cachet de l'école.

L'Exposition Scolaire à Philadelphie

Suite

A Monsieur le Directeur du JOURNAL DES INSTITUTEURS
Philadelphie, 15 août 1876.

Le dessin commence seulement à être l'objet d'un enseignement méthodique, à en juger par les feuilles exposées comme travaux d'élèves des écoles primaires élémentaires ou des *Grammar Schools* (écoles primaires un peu plus avancées), ou même des *High Schools* (ensei-